La Vie à la Campagne

Les Souris et le Hibou

(FABLE)

Mon très distingué et spirituel confrère, chargé du "Courrier littéraire" du "Temps," m'a fait, dans sa dernière causerie, le grand honneur de se tourner de mon côté après avoir rapporté la belle histoire du chat-huant éleveur de souris tirée de La Fontaine, et de me demander ce que j'en pensais. Je vais donner mon avis bien franchement, mais permettez-moi d'abord de placer sous vos yeux les pièces du débat.

Il s'agit de la fable "Les souris et le chat-huant," contée par le Bonhomme (XI, 9) avec, il faut le reconnaître, une certaine hésitation. En effet il y a ajouté une note qui nous montre bien son état d'âme devant les doutes qu'il éprouvait lui-même relativement à la véracité des faits rapportés. Il dit dans cette note, pour ne pas prendre pleinement la responsabilité d'une "blague" énorme et se mettre un peu à l'abri des protestations: "Ceci n'est pas une fable, et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée." Nous comprenons tout ce que cela veut dire et nous traduisons: "Je ne saurais mentir et ce n'est pas moi qui ai inventé cette histoire!" Mais il se garde bien de nous dire d'où il la tient et quel contrôle il a fait de sa véracité; il n'est pour rien dans son invention, il l'a écrite, voilà tout. C'est bien ce qu'ont jugé tous ses commentateurs qui disent unanimement: "Le sujet de cette fable lui a été suggéré par un fait dont il a été le témoin ou qu'il tenait d'un de ses amis." Mais qui nous garantit la véracité du récit de cet ami? Voici l'essentiel du texte:

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite...
Dans son tronc caverneux et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.

Le dernier et le plus infatigable, le mieux informé des commentateurs et biographes de La Fontaine, M. Louis Roche, a voulu en avoir le cœur net. Il a cherché avec une merveilleuse patience et une inlassable obstination où le fabuliste avait bien pu trouver les éléments de cette déconcertante anecdote, et il a eu la bonne chance de l'avoir assurément trouvée dans l' "Abrégé de Gassendi" (édition de Lyon, 1678). Voici ce que raconte ce dernier, lui aussi d'après le récit d'un de ses amis:

"Le sieur Gaffarel nous a depuis peu assuré qu'un certain augustin réformé, de ceux qui demeurent dans la forêt de Fontainebleau, lui avait dit que revenant un soir de la promenade à son couvent, il avait aperçu un oiseau sortir d'un trou d'un arbre qui était creux et percé en deux endroits; que le lendemain, étant allé proche de l'arbre avec ses frères pour reconnaître quel oiseau ce pourrait être, l'oiseau sortit au bruit; que tâchant ensuite avec assez de peine de fourrer quelque chose par le trou d'en haut pour voir ce que c'était, ils aperçurent que le trou d'en bas était bouché, et que, l'ayant ouvert, ils trouvèrent dedans soixante ou quatre-vingts souris toutes vives et des épis de blé pour remplir deux ou trois chapeaux, mais que toutes ces souris avaient les cuisses rompues. Ces souris devaient apparemment être la provision du hibou qui leur aurait apporté des épis de blé pour les nourrir quelque temps cependant qu'il les mangerait l'une après l'autre"...

Voici le cas exposé au complet sur lequel il faut que je m'explique. Je les fais volontiers et pour mettre tout de suite les choses dans le plan précis où je les vois, je déclare carrément que je ne crois pas un traître mot de cette intéressante fable, ni de son commentaire en prose. Non que je mette en doute les qualités intellectuelles de mon ami le hibou, qualités qui l'avaient fait connaître et estimer des anciens au point de le consacrer comme compagnon sacro-saint à Minerve, déesse de la sagesse; mais à supposer qu'il soit capable d'observer, puis de raisonner assez pour pouvoir pratiquer à son profit l'élevage et l'engraissement des souris destinées à sa table, encore faudrait-il qu'on apportât des faits sûrement établis pour démontrer que les choses se sont bien passées comme les ont rapportées Gassendi puis La Fontaine.

Or nous sommes bien loin de là! Reprenons et regardons de près. Quelle est l'origine de l'histoire, le point primitif qui lui a donné naissance? C'est le récit fait par un augustin de Fontainebleau à Gaffarel, pas autre chose. Quelle créance mérite ce brave augustin? Je n'en sais rien, — ni vous non plus! Je ne puis évidemment l'accuser de mensonge caractérisé, volontaire; un augustin, songez donc! Mais le rôle joué par l'imagination dans les récits mensongers ne doit-il pas enlever à ceux-ci tout caractère de péché? Et alors me voici à mon aise! Les augustins m'ont pas menti, ils ont raconté de bonne foi ce qu'ils ont vu, ou plutôt ce qu'ils ont cru voir, ravis d'avoir été les témoins d'une sorte de miracle, sans trop serrer la vérification des faits et surtout sans prendre la peine de s'assumer qu'ils ne se trompaient ni sur leur réalité ni sur la façon de les comprendre et de les interpréter. Fort bien! Et alors, qu'ont-ils vu?

Ils ont vu un pin avec deux trous, un hibou, une provision de blé et tout un hôpital de souris blessées à peu près immobilisées à la base creuse de l'arbre. Ils ont trouvé là une scène, des accessoires et des acteurs, ils n'ont eu qu'à mettre ceux-ci en mouvement avec la logique que commandaient — en apparence — les éléments qu'ils avaient sous les yeux, et nous voici avec une pièce complète. Il y avait là pour eux tout ce qu'il fallait pour les amuser, les étonner, les émouvoir. Ils se sont bien gardés, et ils ont eu raison, de discuter leur plaisir. Ils en ont joui pleinement en toute conscience tranquille, puis ils y ont ajouté celui aussi vif, certainement, de raconter l'histoire et de s'enorgueillir d'avoir été — ou cru être — les témoins d'un fait miraculeux ou à peu près, ce qui est toujours une joie savoureuse et parfois même une gloire.

Mais nous qui sommes à si longue distance des faits et des gens, quand nous examinons à notre tour, et alors en plein sang-froid, tout ce que nous ont montré les moines, Gaffarel et La Fontaine, nous voyons les choses sous un jour bien différent. Reprenons le récit, pesons et raisonnons. Il y avait un arbre creux, percé de deux trous, l'un à une certaine hauteur, l'autre au bas. Quel arbre? Gaffarel ne précise pas, et il a raison; mais le poète dit carrément un pin, après avoir certainement longuement interrogé l'auteur du récit et s'être amusé avec lui de tous les détails de l'histoire, autrement ce ne serait plus notre musard de La Fontaine. Donc, un pin. Pas de chance, le fabuliste! Les pins et autres résineux sont les seuls arbres qui n'ont jamais de trous, en raison de la résine qui tient toujours collés les atomes de leur bois! Jamais non plus les oiseaux ne les percent, pas même messieurs les pics-verts dévastateurs, car leur bec ne peut s'accommoder de cette résine collante qui les engluerait et dont ils ne pourraient plus se débarrasser. Il y a donc là une première erreur, puisque le pin est inhabitable.

Je concède qu'elle n'a pas été commise par les augustins ni par Gaffarel, qu'ils ont dit simplement "arbre" sans préciser et que La Fontaine, qui n'y a pas regardé de bien près et qui avait besoin d'un nom d'arbre d'une seule syllabe pour son vers, ait pris "pin" sans y attacher plus d'importance. Donc un arbre, nous avons un arbre vieux, percé de deux trous, un en haut, l'autre en bas. Cet arbre est habité par un hibou: quel hibou, un petit, un gros, un duc, un chevêche? C'est l'acteur principal ce hibou, et personne ne se soucie de ce qu'il est? Nous aimerions pourtant savoir à quelle espèce il faut attribuer ces hautes qualités suranimales, vraiment humaines, d'observer et de raisonner assez bien et juste pour arriver à constituer cet extraordinaire élevage de souris. Passons.

Le trou au bas de l'arbre est bouché; quand les moines oisifs et flâneurs sont venus tournailler autour pour voir s'ils n'apercevaient pas l'oiseau qui s'est envolé la veille devant leur frère. Alors ils frappent le tronc soit d'un bâton, soit du pied et crac! l'habitant file par la fenêtre du haut. Cet oiseau, c'est un hibou, un hibou quelconque: voilà nos amateurs d'ornithologie contents! Mais il faut aller plus loin, n'est-ce pas, et voir comment cela est l'intérieur de ce tronc d'arbre qui abrite des oiseaux. Ils ont le temps de le faire! Ils débouchent l'ouverture inférieure et ils inventorient ce qu'il y a par terre dans cette originale cachette, car il faut bien que ce soit une cachette puisqu'il y a une fermeture.

Ils trouvent quoi? Oh! rien de bien extraordinaire: du blé en épis de quoi remplir trois chapeaux et une bande de souris installées là pour s'en régaler, ce qu'elles font de leur mieux d'ailleurs puisqu'elles sont dodues et appétissantes de graisse. Dans tout cela point d'inédit, car pour peu que ces braves gens soient au courant des habitudes des ronguers ils doivent savoir que tous sont habiles à s'approvisionner pour l'hiver et à se constituer une réserve qu'ils attaqueront quand la rigueur de la saison, par la grosse neige ou le grand froid, leur interdira les sorties fréquentes et productives. Nous demeurons donc dans la note habituelle des choses et la pièce se traîne dans la banalité.

Mais voici le quatrième acte, où se serre le nœud du drame. Les observateurs veulent tout voir de très près; ils s'agenouillent, s'accroupissent, passent les mains dans la caverne, y attrapent soixante à quatre-vingts souris, qui toutes sans exception, vous entendez bien, sont estropiées de façon semblable: elles ont les deux cuisses brisées! Qu'est-ce que c'est que cette horrible chose, que signifie cette réunion invraisemblable, inouïe, de souris culs-de-jatte? On cherche l'explication. Un moine a le génie de la trouver. O mon dieu, c'est bien simple: ces souris si cruellement mutilées, mais c'est le hibou qui les a arrangées comme ça pour qu'elles ne pussent point lui échapper, en demeurant là toujours à portée de son bec et de son appétit. Ainsi font certains anthropophages qui cassent les jambes et les bras de leurs prisonniers la veille du jour où ils doivent les manger afin de pouvoir les faire tremper, étendus jusqu'à la tête dans l'eau, où leurs chairs s'attendrissent avant de passer à la broche, sans qu'ils soient capables d'en sortir.

C'est merveilleux, prodigieux, et voilà nos moines aux champs, délirant de joie d'avoir vu une chose pareille! Quand on réfléchit un peu, l'enthousiasme est plus lent à éclater! En définitive, qu'ont-ils observé ces moines? Ils ont vu un hibou en haut, des souris estropiées en bas, une provision de blé et ils ont conclu en arrangeant cela à la gloire du hibou. C'est lui qui a pris les souris, qui les a enfermées dans sa geôle organisée à cette intention et qui les engraisse en leur donnant du blé à bouche que veux-tu pour qu'elles soient d'une savoureuse obésité. "Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse!" Avec La Fontaine, n'est-ce pas, point d'autre conclusion possible! Ah! que si! Ce sont les moines et La Fontaine qui raisonnent, pas le hibou!

Laissez-moi ouvrir une parenthèse. C'est toujours comme cela, on rapproche des faits qui se sont passés à la suite l'un de l'autre et toujours, toujours, les gens peu au courant de l'ordre des choses qu'ils observent prennent les premiers pour la cause des seconds. Il en va ainsi avec nos paysans, nos ouvriers, avec tous les hommes qui n'ont pas des habitudes suffisantes d'observation et de réflexion. L'exemple le plus démonstratif, le plus convaincant qu'on en connaisse c'est la légende de la vache qui a été tétée par un serpent et qui y a perdu son lait. Jmaais personne, jamais, jamais n'a vu un serpent téter une vache, mais la vache n'a plus de lait, on aperçoit une couleuvre dans l'écurie, ce qui n'est pas rare, et l'on conclut: "Parbleu! c'est pas étonnant qu'elle n'ait plus de lait, not'vache, y a un serpent qui la tette!" Tous nos campagnards croient cela sans qu'on puisse leur enlever de la tête cette absurdité, même en leur posant cette question: où donc le serpent, dont le corps entier ne peut pas tenir plus d'un verre de lait, met-il les douze à quinze litres qu'en contient la mamelle de la vache?

Revenons à nos souris. La première réflexion que La Fontaine, Gaffarel et les moines auraient dû faire, si réellement il s'est trouvé au creux de l'arbre une pareille bande de souris estropiées, est celle-ci: "Pauvres petites bêtes, elles sont horriblement blessées, les cuisses ouvertes et cassées par le bec du monstre, elles vont mourir là, malgré ce blé réconfortant, car un animal quelconque, sous le coup d'un pareil traumatisme, ne peut plus manger, sa fièvre est trop forte." Mais non, loin de vouloir mourir, elles se portent à merveille, mieux que cela, elles sont toutes rondes de graisse! Ah! ce hibou est un bon chirurgien! Il a trouvé quelque chose que nos grands bistouris ne connaissent pas encore, eux qui s'amusent à tenir leurs blessés à la diète! Sourions!

Voyons maintenant de quelle façon il procédait non plus comme chirurgien, mais comme gastronome. Quand il était bien repu, au lieu d'aller digérer dans son pin creux (!) il continuait la chasse aux souris, opérait, comme nous savons celles qu'il attrapait et les laissait tomber dans son garde-manger par le trou le plus élevé Il ne pouvait en effet se donner, à chaque souris prise, la peine de déboucher et de reboucher la sortie du bas. Et puis les blessées si bien portantes auraient, au moins quelques-unes, réussi à s'évader par la porte ouverte, à se cacher, en imposant à leur maître d'hôtel tout un travail qu'un cuisinier aussi avisé a dû certainement s'éviter. Donc il n'a pu que laisser tomber les souris. Je ne dis pas les descendre, vous allez voir pourquoi tout à l'heure.

Il s'agit maintenant de les reprendre quand elles sont à point et qu'il a faim. C'est facile, parbleu! Il n'a qu'à dégringoler à l'intérieur de l'arbre jusqu'au sol, à examiner avec ses yeux qui percent les ténèbres ses bêtes à l'engrais et à déguster celles qu'il aura choisies. Après il remontera, soit pour se percher en son coin de repos, soit pour sortir: cela va tout seul! Pas tant que vous croyez. Comment en effet s'y prendra-t-il pour descendre? Ce n'est pas un grimpereau, un pic, une mésange; ses pattes ne sont pas conformées pour s'accrocher aux parois d'un arbre creux; il ne pourra que se laisser choir en accrochant plus ou moins maladroitement sa queue, ses ailes, ses aigrettes aux rugosités de cette cheminée. Il serait bientôt en loques, et nul oiseau ne s'exposera jamais à pareil risque.

Mais supposons qu'il fasse au contraire des autres, lui le sage, l'avisé, l'emblème de Minerve, et qu'il habite un arbre assez largement creusé pour se laisser tomber à l'intérieur sans accident. Le voilà en bas: comment va-t-il remonter? Ah! je l'en défie bien! Il ne regrimpera pas avec ses pattes, il n'est pas organisé pour cela, c'est matériellement impossible.

— Oui, mais il a ses ailes!

— Sans doute, il a ses ailes dont il se sert fort habilement dehors, dans l'air, et fort énergiquement. Dans un trou, c'est une autre affaire. Aucun volatile, du roitelet à l'avaiateur, ne peut s'élever perpendiculairement, et d'ailleurs comment voler dans l'intérieur d'un tronc d'arbre? Il faut de la place pour voler, il ne faut pas cogner, ni devant, ni par côté, ni derrière, sous peine de blessure grave. Deux fois j'ai vu, pendant l'été 1909, des effraies tomber la nuit par la cheminée de mon cabinet, à la maison des champs, sans doute pour s'être trop penchées au sommet afin de faire connaissance avec de petites hirondelles qui venaient d'y naître. Elles sont arrivées jusqu'en bas sans pouvoir se retenir; et pourtant ma cheminée est autrement large qu'un intérieur d'arbre, je vous assure, car j'y fais, comme mes anciens, des feux de bûches, de troncs même aussi gros que les leurs! L'une de ces deux chouettes, quand j'ai ouvert la porte le matin, s'est envolée à travers la pièce, et avec un sens intelligent des choses, s'est rabattue sous le haut manteau de la cheminée, puis a cherché à repartir par où elle était venue. Efforts inutiles, battements d'ailes superflus: elle est retombée inerte entre les chenets. Le hibou de La Fontaine n'a pas pu faire plus.

— Alors, que s'est-il donc passé? Les augustins, Gaffarel, La Fontaine auraient-ils menti?

— Non, ils n'ont pas menti: ils ont mal interprété les faits et se sont dirigés du côté du merveilleux au lieu de voir les choses terre à terre comme elles étaient. Il y avait un arbre creux habité par un hibou au premier et par des souris au rez-de-chaussée. Celles-ci étaient en complète sécurité dans cet abri que le hibou ne pouvait pas violer. Elles avaient mis là leurs provisions d'hiver parfaitement à l'abri des voleurs rongeurs, car elles avaient eu soin de boucher le trou visible, comme elles savent fort bien le faire, et elles allaient et venaient par un autre que n'ont pas aperçu les pères. Lorsque ceux-ci ont découvert la cachette, les souris ont filé sauf une qui était estropiée on ne sait comment, par eux peut-être en bousculant toute cette installation, et c'est celle-là qui a été la cause de toute l'affaire. Ecoutons La Fontaine lui-même en un cas semblable:

Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Il se montait à plus d'un cent!

C'est ainsi que cela se passe toujours!

CUNISSET-CARNOT.

En somme, tous ceux qui ont été attaqués par les bandits en automobile les ont formellement reconnus!

— Probablement que les bandits ne s'attendaient pas à tant de reconnaissance de la part de leurs victimes.

L'ENFANT

Ce jour-là, M. Frémelle arriva à son ministère avec sa ponctualité coutumière, mais fort troublé. Il monta l'escalier qui conduisait au 2e bureau de la comptabilité générale, accrocha son pardessus à une patère, revêtit, par habitude, le veston qu'il endossait pendant ses heures de travail, s'assit dans le fauteuil auquel, petit employé sans avenir, sans espoir, faute de diplômes, de passer à une classe supérieure, il était rivé depuis seize ans. Il examina les dossiers placés sur sa table, comme il le faisait pour se rendre compte de sa besogne quotidienne, mais, cette fois, sa pensée était ailleurs: elle était toute à la lettre qu'il avait reçue le matin, et qui l'avait bouleversé.

Dans son existence humble, monotone et morne, tournant éternellement dans le même cercle, il songeait à sa seule aventure sentimentale, pauvre aventure banale et brève, à laquelle il n'avait dû qu'un instant d'illusion, dans sa solitude. Car M. Frémelle, timide et maladroit, n'avait ni parents ni relations. C'était un isolé, comme il y en a tant à Paris, à qui manquent foyer et affection, se devant contenter de superficielles camaraderies. L'aventure avait commencé dans une petite pension où il prenait ses repas, y retrouvant, parfois, un de ses collègues du ministère, Durieux, quand les difficultés de la fin de mois obligeaient celui-ci, un grand garçon de belle humeur, à des économies.

—

A la table commune, on avait vu apparaître, un jour, une jeune femme, avenante assurément, mais d'une grâce un peu vulgaire. Elle n'avait pas tardé à faire à tout venant la "confidence" de ses infortunes. Elle disait s'appeler Mme Hélène Ardier, et elle racontait que, ruinée par son mari, par qui elle avait beaucoup souffert, elle était en instance de divorce. Elle parlait avec mélancolie de sa situation difficile, car, par suite de circonstances compliquées, elle était abandonnée par sa famille, et ainsi était-ce comme si elle fût seule au monde. Frémelle s'émut, lui qui ne connaissait que trop l'amertume d'être seul; il s'intéressa à Mme Ardier, lui montra, fût-ce avec gaucherie, une sympathie à laquelle elle répondit, lui rendit de petits services, s'attacha à elle, se laissa gagner à des sentiments dont son cœur inoccupé était altéré, ne rencontra point de défense, et il vécut, pendant quelques semaines, un roman assez ordinaire, que son imagination cherchait à embellir. Mais, en dépit de sa naïveté, et si modeste opinion qu'il eût de soi-même, il sentit bientôt, en se heurtant à bien des déceptions, combien il était loin de son amie. Hélène Ardier disparut, d'ailleurs, presque brusquement, sous le prétexte d'un voyage nécessaire en province, et Frémelle n'avait plus rien su d'elle. Un peu meurtri, refoulant tout ce qu'il avait en lui d'aspirations de tendresse, il s'était résigné en se disant: "Est-ce que je suis fait pour être aimé?"

Or, la lettre qu'il avait reçue, après un long silence de Mme Ardier, venait d'elle, et ce que cette lettre apprenait à Frémelle, en faisant appel à ses souvenirs, et à sa délicatesse, lui causait une émotion profonde. Hélène lui disait qu'elle allait être mère. Elle expliquait, par des péripéties singulières et par de nouvelles épreuves, l'impossibilité où elle avait été d'écrire plus tôt. Elle avait été forcée de se réfugier dans un village des Landes, auprès d'une pauvre paysanne qui l'avait recueillie. L'événement, si elle n'arrivait pas à s'entourer de grandes précautions, la mettait, au moment où elle escomptait déjà le divorce, à la merci de son mari. Elle faisait de sa détresse un tableau pathétique, et elle demandait des secours au père de son enfant, en insistant sur la discrétion avec laquelle il devait lui assurer son appui.

Frémelle restait effaré à cette révélation des suites de sa courte liaison. Dans son honnêteté, il n'hésita pas, pourtant, et, inquiet de ses responsabilités, mais les prenant au sérieux, il envoya à l'adresse indiquée le peu d'argent qu'il avait à sa disposition. C'était chez lui une stupeur, tant ce fait imprévu, bien qu'appartenant à l'ordre des possibilités, le déroutait. D'autres demandes suivirent la première. Hélène Ardier, en accentuant ses plaintes, en dépeignant les dangers qu'elle courait si on découvrait sa retraite, s'enhardissait en ses exigences. Puis une lettre d'une écriture grossière dictée par elle, annonça l'accouchement. L'enfant était superbe, mais il fallait s'occuper de lui, maintenant, pourvoir aux soins nécessaires, et c'était encore une fois de pressantes instances pour que Frémelle ne se dérobât pas à son "devoir."

Cette idée qu'il était père hantait le petit employé. Elle lui avait d'abord inspiré une sorte d'effroi, surtout par la constatation de son humilité. Peu à peu il s'y habituait, avec le frémissement de sentiments nouveaux s'éveillant en lui. L'affection qu'il n'avait pas trouvée, quelque besoin qu'il en eût, il pourrait du moins la donner. Il avait un but, désormais, et ces charges mêmes qui lui incombaient, pour lourdes qu'elles fussent pour lui, le grandissaient à ses yeux. Il écrivait à Hélène Ardier pour lui poser une foule de questions: la naissance de l'enfant avait-elle pu demeurer ignorée? Comment avait-elle été déclarée? Quelle était la situation légale?... Il en venait à penser à l'avenir, qui, peut-être, lui réserverait le droit d'avouer sa paternité.

Il était absorbé dans ces préoccupations, et, au ministère, accomplissant sa tâche machinalement, il semblait hors de lui-même.

— Qu'avez-vous donc, Frémelle? lui disait en riant Durieux, son voisin de bureau, vous avez l'air dans les nuages. Est-ce que vous êtes amoureux?

Les lettres d'Hélène Ardier, parfois laconiques, parfois abondant en détails, réclamaient toujours de l'argent... Le petit Etienne (il portait le prénom de Frémelle) avait été malade — Frémelle s'inquiétait alors; — il fallait payer le médecin, ou on ne pouvait refuser à la nourrice ce qu'elle réclamait. L'expéditionnaire se désolait alors de l'infimité de ses ressources, mais la tendresse qui naissait en lui pour son fils — son fils! il se répétait ce mot comme dans un éblouissement — lui donnait tous les courages. Il avait réalisé ses économies: maintenant il cherchait désespérément le moyen d'augmenter ses faibles appointements. Il se privait de tout, se refusait tout; il portait des vêtements élimés. Le matin il copiait des adresses, le soir il faisait des écritures; il se tuait de travail. N'avait-il pas une ambition, un rêve qui montait en lui: faire le voyage, voir l'enfant! Un mot d'Hélène le força à renoncer à ce projet, imprudent, selon elle. En revanche, elle lui envoyait la photographie du petit: un bébé joufflu, quelconque, aux yeux des indifférents. Mais ce portrait causait à Frémelle un joie infinie. Il le regardait sans cesse, et, à force de le contempler, il y trouvait un peu de sa ressemblance. Sur ce portrait étaient concentrées toutes ses pensées... Oui, il avait une vocation de père! Il lui arrivait d'avoir faim, tant il était dur pour lui-même; il avait quitté pour un galetas le petit logis où tout était si ordonné, avec ses manies de vieux garçon, mais l'enfant, songeait-il, ne manquerait de rien. Quelles que fussent les difficultés dont parlait Hélène, un jour viendrait bien où il connaîtrait ce petit être dont il avait la fierté, à présent, pour qui il vivait et tenait à vivre...

Il était misérable et radieux. On ne l'avait pas aimé, mais, lui, il saurait aimer. Pendant deux ans, il s'imposa des sacrifices héroïques, et il y avait du prodige, en effet, à ce qu'il n'eût point succombé à la peine.

Cependant, un matin, il fut pris de désespoir. Une lettre d'Hélène Ardier lui contait une étrange histoire. Elle disait que son mari, avec lequel elle avait dû se réconcilier, soupçonnait l'existence de l'enfant, et il fallait se hâter de cacher le pauvre petit, l'envoyer ailleurs. Une somme, relativement importante, devait être immédiatement expédiée. Frémelle se sentit accablé. Son fils, menacé, peut-être!... Mais, après tant et tant de sacrifices, cette somme, où la trouver sans retard? Dans ses angoisses, il s'adressa à Durieux: n'avait-il pas entendu celui-ci parler, quelquefois, d'un usurier?... Il était prêt à tout, pourvu qu'il eût l'argent... Il était dans une telle émotion que, pour la première fois, il laissa échapper son secret et avoua à Durieux les motifs de sa demande...

—

Durieux sursauta, puis éclata de rire.

— Comment, s'écria-t-il, vous êtes jobard à ce point-là, vous!... Mon pauvre Frémelle, on ne tombe pas dans un panneau aussi grossièrement tendu!... Que ne m'avez-vous parlé plus tôt?... Evidemment, vous étiez, avec votre simplicité, une victime toute désignée... Mais l'histoire de l'enfant, Hélène Ardier, à la table d'hôte où elle avait échoué, nous l'a faite à tous, car tous, plus ou moins, enfin, vous n'avez pas été le seul, je vous assure... L'enfant!... Mais il n'a jamais existé, pas plus que le mari, d'ailleurs... L'enfant!... N'empêche que, en vous saignant des quatre membres, vous l'eussiez mené, si cette aventurière, trouvant en vous une dupe aussi facile l'eût voulu, jusqu'au baccalauréat et à l'Ecole polytechnique... et sans jamais le connaître!

— Mais, dit Frémelle, stupéfait, et les lettres venant de ce village landais...

— Un artifice enfantin... il n'y avait que vous pour y être pris.

Frémelle semblait assommé par ce coup. Durieux continuait, lui donnait les preuves de cette abominable mystification... Quoi! ses privations, ce labeur acharné auquel il s'était condamné, l'existence de forçat qu'il avait menée, tout cela n'avait été que parce qu'il s'était laissé abuser par une coquine, se jouant de sa sensibilité!... Il allait donc cesser d'être harcelé, il allait donc pouvoir respirer, songer un peu à lui... Il aurait dû être délivré d'un grand poids. Et cependant, quand, après cette conversation qui l'avait édifié et convaincu, il se rassit devant sa table, il pensait:

— Oui... mais comme ma vie va être vide, maintenant!

PAUL GINISTY.

LE CŒUR DU POETE.

C'était un soir pesant, léthargique, navré.
Au bord du ciel crasseux comme un plafond de bouge,
Le couchant, par endroits, avec l'air balafré
Mystérieusement par un grand sabre rouge.

Et nul gazouillement, et nul tressaillement:
La nature dormait, sans joie et sans lumière;
Les bois mornes semblaient hérisser, gravement,
Vers un dôme de plomb, des ramures de pierre.

Or, tout à coup, sanglant, tragique, effarouché,
S'écroulant d'un nuage à sombre carapace,
Le soleil apparut, ainsi qu'un front tranché
Qu'un échafaud géant lancerait dans l'espace.

Il apparut, et tout chanta, tout rayonna;
Et la terre, quittant sa torpeur sépulcrale,
Sembla pousser vers l'astre un immense hosanna
Et se remplir d'encens comme une cathédrale:

Et la mer, au lointain, blonde ainsi que du miel,
Se haussa vers son disque en vagues chevelues,
Et chaque arbre enflammé leva ses bras au ciel
Comme pour applaudir avec ses mains feuillues.

Gloire, gloire au soleil! Lui, grave, ensanglanté,
Descendait, lentement, dans sa pourpre écarlate,
En s'attardant là-haut comme une Majesté
Au sein d'un peuple heureux qui l'acclame et la flatte.

Et, toujours plus sanglant, il allait, il allait,
Eclaboussant l'azur de lueurs de carnage;
Et tout haillon de nue, autour de lui, semblait
Un gros caillot de sang qui fume et qui surnage.

Il saignait, il saignait... Comme une outre de sang,
Il se vidait, vermeil, sur les monts, sur les plaines;
Et les vallons emplis d'un brouillard rougissant
Paraissaient revomir du sang, à gorges pleines.

Il saignait, il jetait sa chair vive en les cieux.
Il saignait; l'air semblait une flaque rougie.
Il saignait; et, toujours, les êtres plus joyeux
Lui lançaient leurs hourras avec des bruits d'orgie.

Hourra! vagues, dansez! hourra! bêtes, chantez!
Hourra! tressaillez d'aise, arbres teints de sa flamme!
Et plus l'astre meurtri saigne de tous côtés,
Plus la Création l'applaudit et l'acclame.

Et moi, voyant mourir ce soleil éclatant,
Un soir, tandis qu'au ciel se terminait son règne,
Je pensais à ton cœur, Poète, astre chantant,
Que l'on n'applaudit bien, non plus, que lorsqu'il saigne.

JEAN RAMEAU.

La Vache Automatique

Une innovation intelligente vient d'être réalisée à Londres: c'est le distributeur automatique de lait. Le jour, la nuit, le dimanche, que les laiteries soient ouvertes ou fermées, il suffit de glisser un penny dans une fente pour recevoir une bonne tasse de lait frais et garanti. Et c'est pour les enfants et les malades une véritable création de bienfaisance.